

---

## Obsèques de Madame Jules Favre, directrice de l'école normale de Sèvres.

**Numéro d'inventaire** : 1978.04945

**Type de document** : livre

**Imprimeur** : Imprimerie nationale

**Période de création** : 4e quart 19e siècle

**Date de création** : 1896

**Description** : Brochure cousue; couverture de papier kaki avec liseré noir.

**Notes** : Recueil de discours prononcés à l'occasion des obsèques de Julie Favre, née Velten, le 3 février 1896 : - Discours de Henry Lemonnier, maître de conférences à l'école - Discours de Joseph Favre, sénateur - Discours de M. Chantavoine, maître de conférences à l'école - Allocution du pasteur Messine, du temple protestant de Versailles

**Mots-clés** : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

**Filière** : Enseignement secondaire spécial

**Niveau** : Post-élémentaire

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 13

**OBSÈQUES**

**DE MADAME JULES FAVRE**

**DIRECTRICE**

**DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE**

**DE SÈVRES**



**OBSÈQUES DE M<sup>ME</sup> JULES FAVRE,**

DIRECTRICE

**DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES.**

M<sup>me</sup> Jules Favre, née Velten, directrice de l'école normale supérieure des jeunes filles, à Sèvres, est morte en fonctions le vendredi 31 janvier 1896. Elle avait été appelée à ce poste en 1881, dès la création de l'école, par M. Jules Ferry, alors Ministre de l'Instruction publique.

Pendant ces quinze années, M<sup>me</sup> Jules Favre a été non seulement la directrice, mais aussi l'âme de la maison. Le deuil de sa mort a été ressenti par toutes les élèves anciennes et actuelles, comme un deuil de famille. De toute la France ont afflué à l'école les télégrammes, les lettres, les couronnes, et beaucoup d'anciennes élèves sont venues des départements — quelques-unes de très loin — pour assister aux funérailles et rendre à M<sup>me</sup> Jules Favre un dernier hommage.

Les obsèques ont été célébrées à l'école de Sèvres, en présence des membres de la famille et d'un grand nombre de membres de l'Université, le lundi 3 février. M. Rabier, directeur de l'Enseignement secondaire, y représentait le Ministre de l'Instruction publique. Il avait à côté de lui M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, MM. Ernest Dupuy et Georges Morel, inspecteurs généraux de l'Université, Roehn, chef du bureau du personnel au Ministère, Couturier, inspecteur de l'Académie de Paris, le docteur Midrin, maire de Sèvres.

Tous les professeurs de l'école étaient présents, avec le personnel administratif, les élèves actuelles et un nombre considérable d'anciennes élèves, aujourd'hui directrices ou professeurs.

Après les prières dites par M. le pasteur Messine, M. le Vice-Recteur de l'Académie de Paris a pris la parole. Il a rappelé le rôle que M<sup>me</sup> Jules Favre a rempli comme directrice, comment elle a été pour l'école un guide et un modèle, par la dignité de son caractère, le souci constant du bien et le sentiment scrupuleux du devoir. Il a ajouté que l'œuvre ainsi réalisée à Sèvres y serait continuée dans le même esprit. Après lui, M. Henry Lemonnier, au nom des professeurs de l'école, M. Joseph Fabre, au nom des amis personnels de M<sup>me</sup> Jules Favre, M. Henri Chantavoine, au nom des élèves, ont prononcé les discours qu'on lira plus loin.

La cérémonie religieuse a été accomplie au temple de Versailles, où une allocution a été faite par M. le pasteur Messine. L'inhumation a eu lieu au cimetière de Versailles, dans la tombe où M<sup>me</sup> Jules Favre avait depuis longtemps marqué sa place auprès de son mari.

**Discours de M. Henry Lemonnier,  
maître de conférences à l'école.**

Je viens au nom des professeurs de l'école et de l'école tout entière dire un dernier adieu à M<sup>me</sup> Jules Favre.

Elle a demandé qu'aucun discours ne fût prononcé à ses obsèques; nous



respectons ce vœu, mais elle ne voulait certainement pas nous interdire la suprême et douloureuse satisfaction de parler d'elle ici où elle a si dignement vécu, de dire ce qu'elle a été, ce qu'elle a voulu faire.

M<sup>me</sup> Jules Favre — elle tenait à ce nom tout entier, qu'elle portait avec autant de modestie que de dignité, et qui résumait pour elle tous les sentiments, toutes les convictions qui lui étaient chères — donnait, dès qu'on l'abordait, l'impression d'une âme forte, énergique jusqu'à l'austérité, indépendante jusqu'à l'intransigeance. C'était vrai.

Mais, pour la bien connaître, il fallait avoir été admis dans l'intimité de son cabinet directorial, où tous nous avons passé bien des moments qui n'ont jamais été perdus. On observait alors que son esprit, s'il était vigoureux, était également large et souple, qu'elle s'intéressait à tout, en allant plus naturellement à ce qui est beau et à ce qui est grand; que son âme, qui semblait froide, recélait des trésors de dévouement, d'affection, de tendresse. Nous l'avons vu tout récemment quand la mort de notre pauvre Lecène l'avait atteinte au cœur, quand on lisait sur sa physionomie les angoisses que lui causait la maladie d'un neveu très aimé. On découvrait aussi que son stoïcisme était encore plus rigide pour elle que pour les autres, que, forte en face des forts, elle se montrait toujours bonne aux humbles, secourable aux petits. C'est que, si elle s'attachait aux doctrines stoïciennes, son vrai guide était le doux Socrate, et c'est qu'elle avait les croyances chrétiennes les plus sincères, les plus assurées, les plus pures. Enfin, on découvrait chez elle, non sans quelque surprise, une simplicité, une candeur, je dirais presque une naïveté de sentiments, qui ajoutait une grâce singulière à ses entretiens familiers.

Elle porta ces qualités à un degré supérieur dans la direction de l'école, dès qu'elle l'eut reçue des mains d'un Ministre à qui nous gardons un reconnaissant souvenir. Elle s'y donna tout entière. Pendant quinze ans, à part la joie rarement prise d'entendre de la grande poésie ou de la grande musique, du Corneille ou du Beethoven; à part quelques courts voyages dans ces Alpes qu'elle aimait tant, qu'elle avait parcourues pour la première fois avec son mari et dont elle ne parlait jamais sans attendrissement; à part quelques retraites, c'est le mot, dans cet appartement où elle vivait entourée de ses chers souvenirs, elle n'a jamais quitté son cabinet de directrice que pour les salles de cours, où elle suivait avec autant de clairvoyance que de sympathie attentive, presque émue, le travail de nos élèves.

Elle s'était fait du rôle de l'école une conception juste, forte et élevée, où nous n'avons jamais cessé d'être en accord avec elle. Elle pensait que l'école, comme tout établissement d'enseignement, a une tâche sociale à remplir; elle voulait préparer au pays, non seulement des professeurs, mais des femmes dignes de le servir dans la mesure de leur rôle, d'autant plus bienfaisant qu'il est plus modeste. Elle ne séparait ni l'éducation de l'instruction, ni l'instruction de l'éducation, pensant avec raison qu'il n'y a pas de pédagogie féconde ni de morale vivante sans la culture libre, désintéressée, forte, des intelligences par les lettres ou par les sciences.

Mais le plus grand service peut-être qu'elle rendit, ce fut de développer dans la liberté notre école créée au nom de la liberté. Elle sentait que nos élèves, destinées un jour à conduire les autres et, par les nécessités de la vie, à se conduire elles-mêmes, devaient faire ici l'apprentissage de l'initiative, mais toujours guidée ou retenue par l'observation des devoirs de conscience les plus catégoriques. Discipline forte, sans danger puisqu'on peut surveiller sans cesse la pratique, et qui trempe les cœurs pour l'avenir.

